

Nguyen Kim Anh, consultante chez Accenture

« Ma mission de consultante Accenture au Cambodge a rapidement pris les contours d'un voyage initiatique. »

Avant de partir j'avais été étonnée de voir à quel point tous les Bambous étaient heureux d'évoquer leur aventure et enthousiastes à l'idée que d'autres comme eux allaient vivre la même expérience. Car il y a un avant-Bambou et un après-Bambou, c'est certain. En tout cas, ça a été le cas pour moi. Pas nécessairement l'envie de repartir à l'autre bout du monde pour s'investir dans une cause humanitaire, ni de remplir un bulletin d'adhésion à ATAC, mais une vision des choses différentes ou mieux plus claire, qu'on ramène dans nos bagages de retour.

Du recul, de l'enthousiasme, de l'optimisme, c'est ce que j'ai rapporté entre autres de ce périple aussi bénéfique que l'aurait été la combinaison d'un séjour en thalasso d'une semaine, d'une cure vitaminée de trois mois et d'un voyage en Papouasie, et aussi d'un régime amincissant de trois mois car il faut le dire, la rudesse de Phnom Penh fait perdre quelques kilos ! Qui dit mieux ?

Mais alors pourquoi est-ce si formidable de partir ?

Phnom Penh

Phnom Penh est loin d'être accueillante au premier abord : il fait très chaud (le thermomètre affichait 38 °C certains jours !), et la circulation est terrifiante. Paris vous fait peur ? Oubliez Phnom Penh !

Le permis de conduire ne fait pas partie du vocabulaire cambodgien et ce manque se fait largement ressentir quand on met le pied dans cette ville. Que dis-je le pied ? L'espèce piétonne a disparu depuis longtemps pour être remplacée par les deux roues. La plupart motorisées et juchées d'une famille cambodgienne : deux parents et deux enfants sur le même engin sans casque ! Ils arrivent de partout : ni rouler en sens inverse, ni s'arrêter en plein milieu de la route n'a quoi que ce soit d'exceptionnel et traverser un carrefour demande un minimum de bravoure. Honnêtement je n'étais pas peu fière de rentrer à chaque fois que je prenais un vélo particulièrement la nuit où je n'étais pas visible faute de phare.

J'arrête avec cela car l'objectif premier de ce papier est de faire partager mon expérience et si possible de donner envie de partir, et non pas de faire un guide touristique sur la capitale cambodgienne...

Le CIST

Je suis restée plus de deux semaines au CIST, Center for Information System Training, où j'ai travaillé sur le processus de recrutement de l'école. La problématique était simple : l'école n'arrivait pas à trouver des élèves qui remplissaient les critères sociaux et académiques exigées. D'où mon étude dont l'objectif était triple : faire connaître le CIST auprès des autres ONG, identifier les ONGs partenaires potentiels, récupérer des statistiques sur la répartition des élèves par niveau d'étude, tout cela sur la base d'entretiens. Après la phase préliminaire de

« télémarketing » assez fastidieuse mais formatrice puisqu'elle m'a permis d'élaborer un discours structuré « Do you know about CIST ? ». « CIST is the..., it provides underprivileged children with... » Bla-bla-bla pour finir par : « Would it be possible to meet you this week ? », j'ai découvert le paysage ONGesque de Phnom Penh. Mais après vous avoir décrit la jungle de la circulation phnom-penhoise, et en ajoutant qu'aucun « moto dop » ou taxi-scooter de la capitale ne sait lire une carte, ni ne parle anglais, allait-on me laisser seule, certes Accenture donc adaptable en tout milieu, errer à la recherche de pancartes intitulées « save the children », « worldvision », « les enfants d'Angkor » ?

Eh bien non ! Le CIST est une structure organisée qui pense à tout et m'a donc affublée d'un assistant khmer, Viney, sans oublier les cartes de visite personnalisées à mon nom me donnant l'air d'une vraie professionnelle. Impressionnant. Viney, parlant parfaitement anglais, a joué le rôle de chauffeur, traducteur, conseiller en choix de plats dans les restaurants, guide touristique parfois et surtout parfait représentant de la jeunesse khmère qui en veut et souhaite sortir du système actuel rongé par la corruption, m'a initié à la vie khmère. Son parcours illustre d'ailleurs bien la difficulté que les jeunes ont à s'orienter dans un système éducatif payant et de qualité médiocre : étudiant en langues pour devenir guide à Angkor, il a ensuite bifurqué vers la comptabilité pour finir par un apprentissage en électricité. Bref, c'est donc à deux que nous avons écrémé les ONGs de la ville et le paysage sur le sujet est très varié : des enfants d'Angkor où deux médecins assuraient la permanence, à ce worldvision mastodonte dont les infrastructures et fonctionnement sont analogues à ceux d'une grande multinationale, les moyens et activités des ONGs sont assez disparates.

Les bénévoles qui nous ont accueillis, tous très à l'écoute et serviables, ont toujours été coopératifs et enthousiastes en découvrant le projet du CIST, la plupart maîtrisant très bien l'anglais ou le français parfois. Ces entretiens étaient ponctués par des déjeuners qui m'ont fait découvrir la cuisine khmère. Pouvant faire l'objet d'associations incongrues mais non pas moins délicieuses (comme le poisson séché très salé allié à des morceaux de pastèque), la cuisine khmère se rapproche plutôt de la cuisine thaïe avec des accents chinois ou vietnamiens. Petite devinette : à quoi reconnaît-on un restaurant khmère ? A son parterre parsemé de mouchoirs... La capacité des Cambodgiens à jeter leurs serviettes par terre (bien que sous chaque table, une poubelle soit présente) donnait souvent un air de fin de fête aux restaurants vers les 2 heures de l'après-midi...

La vie au foyer

La vie au foyer où je logeais m'a permis de rencontrer des étudiants, de voir leur mode de vie, à la fois similaire et si différent des jeunes Européens. Un épisode m'a beaucoup marquée : celui de l'anniversaire d'une jeune Khmère qui venait d'avoir 21 ans. Sur la table quelques paquets avaient été emballés avec attention. A chaque ouverture de cadeau, des cris de joie, des rires, des exclamations fusaient ! Les plus petites choses : un sachet de chips et un paquet de biscuits sur lesquels une étiquette d'un demi-dollar avait été oubliée, avaient été joliment emballés et partagés avec tous le soir même. Les rencontres sont certainement la richesse même de cette expérience : que ce soit les Khmers (employés des ONGs, étudiants des foyers et du CIST, chauffeurs sur les routes d'Angkor...), les Bambous EDM (les

« vrais », ceux qui partent pour une mission d'un an), les X du CIST (je fais allusion à Hakara et à Alain bien sûr !) et j'en oublie, on s'ouvre l'esprit d'autant plus qu'on a d'habitude les yeux rivés quotidiennement sur les écrans d'un ERP communément appelé SAP !

Difficile donc de rendre vivante par des mots une telle expérience mais une chose est certaine : ma mission de consultante Accenture a rapidement pris les contours d'un voyage initiatique.

Moi qui suis plutôt l'archétype de la chochette parisienne, je n'aurais jamais pensé pouvoir prendre le bus seule pour aller à Angkor (et y rencontrer une autre Accenture ! Ah décidément ils sont partout ! Du bureau de Londres) rouler en amazone sans casque sur un moto-dop ou circuler à vélo à Phnom Penh... Et je crois bien d'ailleurs que la plus grande « difficulté » de ce voyage a été de se réacclimater à la vie parisienne à mon retour.